ROMÉO
ET
JULIETTE,
TRAGÉDIE,

PAR M. DUCIS.

Représentée, pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 27 Juillet 1772.

Prix 30 sols.



A PARIS;

Chez P. F. GUÉFFIER, au bas de la rue de la Harpe; à la Liberté.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Permission.



ACTEURS.

FERDINAND, Duc de Véronne,	*M. Monvel.*
MONTAIGU, grand Seigneur, Chef de la faction des Montaigus.	*M. Brisard.*
CAPULET, autre grand Seigneur, Chef de la faction des Capulets.	*M. Dalinval.*
ROMÉO, fils de Montaigu.	*M. Molé.*
JULIETTE, fille de Capulet.	*Mlle. Sinval.*
ALBÉRIC, ami Roméo.	*M. d'Auberval.*
FLAVIE, Confidente de Juliette.	*Mme. Molé.*

UN OFFICIER.

GARDES.

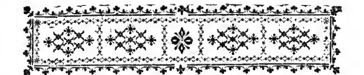
SOLDATS.

COURTISANS de la suite de Ferdinand.

PARTISANS de la Maison de Montaigu.

PARTISANS de la Maison de Capulet.

La Scene est à Véronne. Le Théâtre représente le Palais de Capulet durant les quatre premiers Actes, & durant le cinquieme, la sépulture commune aux deux Maisons.



ROMEO
ET
JULIETTE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

Quoi! toujours votre cœur occupé de ses craintes
Du moindre événement recevra des atteintes!
Quelque bruit indiscret qu'on se plaise à semer,
Le croirez-vous d'abord, s'il peut vous allarmer?
Et qu'importe, après tout, aux feux de Juliette,
Qu'un Vieillard malheureux, sorti de sa retraite,
Des monts de l'Apennin, chassé par son ennui,
Existe dans Véronne & s'y cache aujourd'hui?
De votre Amant plutôt rappellez-vous la gloire.
Pensez à Dolvédo, songez à sa victoire;
Dans le dernier combat, songez par quel secours
De notre jeune Duc il a sauvé les jours;
Oui: Ferdinand, charmé, reconnoît & publie
Qu'il doit à sa valeur son triomphe & sa vie.
Le fier Duc de Mantoue, enflé de ses succès,
Enfin, couvert de honte, a vu fuir ses sujets.
Bientôt nos ennemis, pressés par leurs allarmes,
Vont demander la paix, vont déposer les armes,

A ij

Leur Vainqueur ici même est prêt à revenir :
Voilà sur quels sujets il faut m'entretenir.

JULIETTE.

Flavie, eh crois-tu donc qu'il me soit si facile,
D'adorer mon Amant avec un cœur tranquille ?
Tu sais dans notre amour, quels obstacles nombreux
Ecartent loin de nous tout espoir d'être heureux.
Mon pere, en Dolvédo, n'honore & n'envisage.
Qu'un guerrier parvenu, fameux par son courage.
Non qu'à tant de vertus il ne soit attaché,
Mais c'est du sang sur-tout, du sang qu'il est touché.
Sensible aux grands exploits d'un Héros magnanime,
Il le chérit sans doute, il le vante, il l'estime ;
Mais comment un mortel, sans parens, sans appui,
Prétendroit-il jamais à s'allier à lui.

FLAVIE.

Ce généreux Guerrier n'a donc point su connoître
Ni quels sont ses parens, ni quel sang l'a fait naître.
Faut-il qu'en le formant le sort injurieux,
Dans un rang qu'on dédaigne ait caché ses ayeux ?
Ah ! si du moins l'éclat d'une origine illustre
A tant d'heureux exploits prêtoit un nouveau lustre !
Si le Ciel eût permis qu'un Héros si vanté
Fut né dans la grandeur & la prospérité !
Il auroit dû sortir du sang le plus auguste.

JULIETTE.

Et si le Ciel, Flavie, eût été moins injuste.
S'il eût.......

FLAVIE.

Quoi !

JULIETTE.

Sur ton cœur je peux me confier,
Et le mien devant toi va s'ouvrir tout entier.

FLAVIE.

Parlez.

JULIETTE.

Ce Dolvédo qui m'aime, que j'adore,
Que Ferdinand chérit, que tout Véronne honore.....

FLAVIE.

Hé bien !

JULIETTE.

C'est Roméo.

FLAVIE.

Qu'ai-je entendu ? c'est lui !
Lui du plus noble sang l'espérance & l'appui ;
Le fils de Montaigu, de ce vertueux pere,
A qui l'inimitié fut toujours étrangere ;
Citoyen généreux, qui dans sa faction,
Loin d'attiser la haine & la division,

Condamnoit ses fureurs, & jamais d'aucun crime
Ne souilla ni sa main, ni son cœur magnanime;
Et qui depuis vingt ans trop vainement cherché,
Dans quelque asyle obscur pour jamais s'est caché.

JULIETTE.

Hélas! loin des mortels, de ses fils en silence,
Dans ses champs vertueux, il cultivoit l'enfance;
Lorsque pour l'en priver, de coupables brigands
Entreprirent deux fois d'enlever ses enfans.
Roger les suscitoit, Roger qui de mon pere
N'auroit jamais, hélas! mérité d'être frere.
Montaigu combattant contre ces inhumains,
Arracha Roméo de leurs sanglantes mains.
Prodigue envers son fils des soins de la nature;
Il avoit vu déjà se fermer sa blessure,
Quand de ces vils brigands l'effort inattendu
Ravit enfin ce fils vainement défendu.
Ce pere alla cacher, après ce coup funeste,
De son sang poursuivi le déplorable reste.
Il déserta nos bords, de sa perte indigné;
Et de ses autres fils fuyant accompagné,
Il emmena Renaud, Raymond, Dolcé, Severe;
Qui tous pleuroient la mort de Roméo leur frere.
Depuis dans nos Etats il n'est point revenu.
Roméo cependant, sans asyle, inconnu,
Echappé, mais errant, jouet de la misere,
Fut reçu par pitié dans les bras de mon pere.
Capulet, tu le sais, porte un cœur généreux.
Il adopta sans peine un enfant malheureux;
Moi-même, à son aspect, je sentis dans mon ame
Un trouble avant-coureur de ma naissante flamme.
C'est moi qui sur son sort prompte à l'interroger,
De son nom trop fameux compris tout le danger.
Il connut son péril. J'exigeai, par prudence,
Que sous un nom vulgaire il cacha sa naissance.
Que te dirai-je enfin? Par son bonheur sauvé,
Il fut dans ce Palais avec nous élevé.
Le vaillant Albéric & Thébaldo mon frere
S'unissoient avec lui d'une amitié sincere.
Ce n'étoit point assez. Le penchant le plus doux;
Le besoin de nous voir l'enchaîna parmi nous.
Oui, je m'applaudissois d'avoir en ma puissance
Son ame, ses destins, ses vœux, son espérance.
Je rendois grace au sort, je rendois grace aux lieux
Où mon Amant caché s'élevoit sous mes yeux.
Pourquoi, disois-je, hélas! déplorant nos miseres,
Le Ciel qui joint nos cœurs, divisa-t-il nos peres?

Qui fait si sa bonté, pour les fléchir un jour,
N'a pas dans ses projets fait entrer notre amour ?
S'il ne l'a pas permis, s'il ne l'a pas fait naître
Pour calmer des fureurs qui cesseront peut-être :
Tant les mortels souvent, dans leur marche incertains,
Sont poussés par eux-mêmes à remplir leurs destins ?

FLAVIE.

Mais si (le sort souvent par ses jeux nous étonne),
Ce Vieillard récemment arrivé dans Véronne,
Etoit ce Montaigu, ce pere infortuné,
Qu'un sort inexplicable eût ici ramené ;
Si d'un fils qu'il croit mort voyant la cicatrice,
Il l'alloit reconnoître à ce fidele indice !

JULIETTE.

Flavie, ah ! que dis-tu ?

FLAVIE.

Madame, en ce moment,
J'en conçois malgré moi l'heureux pressentiment.
Voyez dès lors quel champ s'ouvre à votre espérance :
Roméo reprenant les droits de sa naissance ;
Votre pere & le sien, ces rivaux généreux,
Unissant leurs maisons par votre hymen heureux ;
Et pour jamais enfin votre auguste alliance
De leurs sanglants débats étouffant la sémence.

JULIETTE.

Ah ! que mon cœur charmé saisiroit ardemment
L'espoir inattendu d'épouser mon Amant !
Mais quand je te croirois, quand ce Vieillard austere ;
Seroit de Roméo le déplorable pere,
Qu'attendre d'un mortel qu'un horrible dessein
Semble avoir fait sortir des bois de l'Apennin ;
Qui, peut-être irrité par quelqu'énorme crime,
Descend du haut des monts pour chercher sa victime,
Et calme en apparence, en effet furieux,
Amene à pas tardifs, la vengeance en ces lieux.
Je ne sais, mais je tremble à cet affreux présage.

FLAVIE.

Et quel sujet, Madame, exciteroit sa rage ?
De quelle haine encor sera-t-il animé,
En retrouvant un fils si tendrement aimé ?

JULIETTE.

Mais de mon pere, hélas ! si le barbare frere
Avoit sur ce vieillard épuisé sa colere :
Car enfin c'est lui seul qui paya des brigands
Pour perdre Montaigu, pour ravir ses enfans.
S'il l'eût avec adresse observé dans sa fuite !
S'il se fût attaché pour jamais à sa suite !
Si cachant sa vengeance, & lent dans sa fureur,

D'un forfait sans exemple il eût conçu l'horreur !
J'ignore ses complots ; mais on sait que dans Pise
Du Prince à ses désirs l'ame étoit toute acquise.
Son art d'un tel crédit savoit se prévaloir ;
Et pour commettre un crime, il n'avoit qu'à vouloir.
Depuis plus de vingt ans il a quitté la vie.
Le sang nous unissoit ; mais entre nous, Flavie,
Je sentois, jeune encore, un invincible effroi,
A son perfide aspect, me saisir malgré moi.
Je ne sais quel instinct, naturel à l'enfance,
D'un monstre, en le voyant, m'annonçoit la présence.
Mon cœur en frémissant se détournoit de lui ;
Et son idée encore m'importune aujourd'hui.
Que je hais sa mémoire !

FLAVIE.

Oui, je le vois, Madame,
Un vain pressentiment avoit séduit mon ame.
Si le sort eût conduit Montaigu dans ces lieux,
Par un autre appareil il frapperoit nos yeux.
Il n'auroit pas pour suite un mortel méprisable,
De ses destins obscurs compagnon déplorable.
Il soutiendroit le rang dans lequel il est né ;
Ses fils, sur-tout, ses fils l'auroient accompagné.
Je me trompois.

JULIETTE.

Crois-moi, ma plus douce espérance
Est de voir Roméo, de l'aimer en silence.
Si le Comte Pâris prétendit à ma foi,
Son amour dédaigné n'attend plus rien de moi.
Jaloux de sa grandeur, mon trop superbe pere
A fondé son espoir sur l'hymen de mon frere.
Ah ! qu'il voie en son fils renaître sa maison.
Que Théobaldo soutienne, & son rang & son nom.
Moi, je ne veux qu'aimer. O ma chere Flavie !
A quels feux enchanteurs mon ame est asservie !
Que Roméo m'est cher ! oui, nos cœurs étoient nés
Pour vivre & pour mourir l'un à l'autre enchaînés.
Pourquoi .... mais libre au moins dans le sort qui m'opprime,
Je puis le voir encore, & l'adorer sans crime.
Qu'il l'a bien mérité ! Que ses nobles exploits
Ont bien dans les combats justifié mon choix !
Il y portoit par-tout sa flamme & mon image.
J'admirois en tremblant sa gloire & son courage.
Eh ! que sont près de lui tous les autres guerriers ?
On me doit sa valeur, on me doit ses lauriers.
Sans moi, sans mon amour, il eût moins fait peut-être,

Mais on vient, laiſſe-moi ; ſans doute il va paroître.
Je le vois. (*Flavie ſort*).

SCENE II.

ROMÉO, JULIETTE.

Des Soldats portant des drapeaux.

ROMÉO.

(*aux Soldats.*)

COMPAGNONS de mes heureux travaux,
Entrez, dans ce palais dépoſez ces drapeaux.
Ferdinand m'a permis, pour prix de ma victoire,
D'offrir à Capulet ces marques de ma gloire.
Il ſuffit. (*Les Soldats poſent les drapeaux & ſe retirent.*)
(*à Juliette.*)
Je puis donc content & glorieux,
Madame, avec tranſport reparoître à vos yeux.
Mais quel autre courage enflammé par vos charmes,
N'eût pas porté plus loin la ſplendeur de nos armes ?
Vos ſouhaits, mon bonheur, l'amour m'a ſoutenu.
Pouvois-je, aimé de vous, demeurer inconnu ?
Etonné de mon ſort, ſans l'être de ma gloire,
J'ai toujours ſans orgueil compté ſur la victoire.
Mais quand j'aurois rangé l'Univers ſous ma loi,
Que le prix de ma flamme eſt encor loin de moi !

JULIETTE.

Nos feux ſont, il eſt vrai, troublés par des allarmes ;
Mais enfin tel qu'il eſt, notre état a ſes charmes.
Compteriez-vous pour rien ces entretiens ſi doux,
Ce plaiſir de nous voir, toujours nouveau pour nous ;
Ce concert de deux cœurs nés pour ſouffrir enſemble,
Que leur malheur unit, qu'un même lieu raſſemble,
Remplis d'un feu charmant par le ſort combattu,
Mais accordant du moins l'amour & la vertu ?
Fille de Capulet, qui l'eût dit que mon ame
Du fils de Montaigu partageroit la flamme ;
De ſes plus jeunes ans, que mon pere au beſoin,
Lui-même, à ſon inſu, devoit prendre le ſoin ?
Ne te crois pas pourtant né d'un ſang que j'abhorre ;
Je naquis Montaigu, puiſque mon cœur t'adore.
Voilà le ſentiment qui doit ſeul t'occuper.

ROMÉO.

Un effroi cependant vient toujours me frapper ;

Je t'aime, Juliette, & comment sans allarmes,
Dans tes regards touchans, voir briller tant de charmes?
Crois-tu donc, pour sentir leurs traits victorieux,
Que Roméo lui seul ait un cœur & des yeux?
Si Capulet, hélas! (je crains ma destinée),
Te proposoit bientôt un fatal hymenée,
S'il alloit t'opposer un barbare devoir:
Je connois de tes pleurs l'invincible pouvoir,
C'est à toi, Juliette, à déployer leurs charmes;
Il t'aime, il est ton pere, il te rendra les armes.
Daigneras-tu pour lors me prouver ton amour?
Mais je le vois.

SCENE III.

CAPULET, ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

Souffrez que dans cet heureux jour,
De ces drapeaux, Seigneur, vous présentant l'hommage
Je m'honore à vos yeux du prix de mon courage.
Formé sur votre exemple, élevé par vos soins....

CAPULET.

De ta haute valeur je n'attendois pas moins.
J'ai vu ton bras vainqueur répandant l'épouvante,
Porter par-tout la mort & remplir mon attente.
Je connois la vertu d'un cœur tel que le tien.
Sois témoin, tu le peux, de tout notre entretien.

(*à Juliette.*)

Ma fille, il en est temps; je viens pour vous apprendre
Que le Comte Pâris va devenir mon gendre.
Sans doute il en est digne; & le Ciel dès demain
Lui verra pour jamais engager votre main.
J'ai tout considéré: l'intérêt, la naissance,
L'inestimable prix d'une illustre alliance.
Vous savez vos devoirs, j'ai promis; & je crois
Qu'il ne vous reste plus que d'accepter mon choix.

JULIETTE.

Seigneur, j'avois pensé qu'en lisant dans mon ame,
Le Comte avoit éteint son espoir & sa flamme.
Comment croire en effet, qu'un mortel généreux
Dût briguer un hymen contraire à tous mes vœux?
Quel est donc cet amour, qui contre moi d'avance,
S'est armé du devoir de mon obéissance?
Ah! Seigneur, cet hymen, ou plutôt mon trépas,

Je connois vos bontés, ne s'achèvera pas.
Non, vous ne voudrez point immoler votre fille.

CAPULET.

Je veux contre le sort affermir ma famille.
Vous savez les forfaits & les séditions
Qu'ont produits jusqu'ici nos tristes factions :
Si Roger par sa mort, si par sa longue absence
Montaigu, parmi nous, appaisa la vengeance ;
Ses haines de parti, l'orgueil, la cruauté,
Quoique avec moins d'excès, ont pourtant éclaté.
Le temps qui détruit tout, n'a pas détruit leur cause.
Dans son gouffre assoupi, c'est un feu qui repose.
Bientôt, si je m'en crois, ce Volcan furieux
D'horreurs & d'attentats couvrira tous ces lieux.
D'un grand malheur prochain je ne sais quel augure
Dans mon cœur attristé fait gémir la Nature.
Déjà les Montaigu se concertent entr'eux.
Obscurs avant-coureurs de quelqu'orage affreux,
D'incroyables récits, des bruits sourds se répandent.
J'ignore encor, ma fille, où leurs desseins prétendent.
L'hymen de leurs complots détachant votre époux,
Nous acquiert ses amis, & va l'armer pour nous.
Dans mon parti nombreux cette utile alliance,
Fixera la faveur, le crédit, la puissance ;
Et nos Rivaux soumis, ma maison désormais
Va rendre à tout l'État sa splendeur & sa paix.

JULIETTE.

Comptant sur mon respect, sur mon obéissance
Vous n'avez pas, Seigneur, prévu ma resistance.
Si j'osois cependant pour la derniere fois
Elever jusqu'à vous une timide voix,
Je vous dirois, Seigneur, qu'à l'Autel entraînée,
Je vois avec horreur ce fatal hymenée ;
Que le trépas présent seroit moins dur pour moi
Que l'aspect d'un époux qui vient forcer ma foi,
A qui je promettrois dans mon ame infidelle,
Au lieu de mon amour, une haine éternelle.
Seigneur, voilà quels sont mes secrets sentimens.
Pour unir deux époux, le Ciel veut leurs sermens.
Je frémirai pour vous du crime involontaire,
Qu'en attestant ce Ciel vous seul m'aurez fait faire.
Pourrez-vous, m'arrachant de ce sein paternel,
Me voir, d'un pas tremblant, avancer à l'Autel ?
Le bonheur d'une femme est-il si peu de chose,
Que d'elle & de son sort au hazard on dispose ?
Je sais quels sont vos droits, je les connois trop bien ;
Mais notre cœur lui seul est-il compté pour rien ?

Mon frere dès ce jour, par un hymen illustre,
De votre auguste nom doit soutenir le lustre.
Laissez-moi, pour partage, heureuse auprès de vous,
Couler des jours obscurs, sans chaînes & sans époux.
Pour rompre un triste hymen, objet de mes allarmes,
Vous avez vu mes pleurs : je n'ai point d'autres armes.
Ordonnez de ma vie, & daignez me montrer
Que c'est un pere, hélas ! que je viens d'implorer.

CAPULET.

Rien ne peut différer cet hymen nécessaire.
Obéissez.

JULIETTE.

Seigneur....

CAPULET.

Quoi ! ma fille !....

JULIETTE.

Ah ! mon pere !
Ainsi sans être ému vous regardez mes pleurs.

CAPULET.

Crois-tu que je me plaise à causer tes malheurs ?
Sous un ciel plus heureux, dans des temps moins contraires,
J'aurai déjà sans doute exaucé tes prieres ;
Mais je vois en tremblant que nos deux factions
Vont ranimer leur rage & leurs divisions.
Il en est temps encor : que ton hymen prévienne
Les malheurs de l'État, le sauve & nous soutienne.
Faut-il te rappeller les forfaits odieux
Dont nos cruels débats ont désolé ces lieux :
Ces massacres publics, cette horrible licence,
Qui par bonheur du moins précéda ta naissance ;
De leur juste pouvoir nos Ducs dépossédés ;
Nos Palais pleins de morts, brûlans & ravagés ;
Le rapt, l'assassinat devenus légitimes ;
Tous les moyens permis, dès qu'ils servoient aux crimes ;
Nos partis renaissans tour-à-tour terrassés ;
Pour les tristes vaincus les échauffauts dressés ;
Leurs fils placés près d'eux pour voir mourir leurs peres ;
Des enfans poignardés en embrassant leurs meres ;
Du sommet de nos tours les uns précipités ;
Les autres dans les flots par l'Adige emportés ;
Le poison plus affreux dévastant les familles ;
Des vieillards, poursuivis & livrés par leurs filles ;
Nos remparts démolis, nos temples abîmés ;
Deux mille citoyens dans les feux consumés ;
Et tout ce que jamais la vengeance en furie
Aux mortels étonnés fit voir de barbarie.
Voilà tous les malheurs que tu dois prévenir.
Attendrai-je en repos que tout prêts à s'unir,
Les Montaigu........

ROMEO.

Seigneur, qu'ils s'unissent ensemble.
Quel que soit leur complot, il n'a rien dont je tremble.
(*montrant les drapeaux.*)
Vous voyez devant vous ces drapeaux glorieux
Que de ce bras vainqueur j'emportai sous vos yeux.
Si pour servir l'État j'osai tout entreprendre,
Quels ennemis craindrai-je, armé pour vous défendre?
Avant qu'un d'eux immole ou Juliette ou vous,
J'aurai péri cent fois accablé sous les coups.

CAPULET.

De cette noble ardeur que j'aime à voir l'ivresse!
J'y reconnois empreint le feu de ma jeunesse.
Mais crois-moi, Dolvédo: pour voir, pour juger mieux,
La prudence & le temps m'ont trop ouvert les yeux.
L'État & Ferdinand te doivent leur victoire:
Etouffant nos débats, mets le comble à ta gloire.
Par tes sages conseils en secondant mes vœux.
Réduis enfin ma fille à l'hymen que je veux,
Fais-lui de cet hymen sentir tout l'avantage.
Pour immoler son cœur donne-lui ton courage.
Parle, entraîne son choix. Moi, je cours m'informer
D'un secret important qui nous doit allarmer.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

Ainsi donc c'est trop peu de perdre ce que j'aime,
Il faut qu'à me trahir je vous porte moi-même;
Qu'en faveur d'un rival je déploie à vos yeux
D'un hymen qui nous perd l'avantage odieux.
Ah! plutôt ma fureur, sur ce rival barbare,
Me vengera bientôt du coup qui nous sépare!
Avant que dans vos bras.....

JULIETTE.

Seigneur, par ce transport
Croyez-vous adoucir ou changer notre sort?
Que nous servira-t-il......

ROMÉO.

Vous n'avez pas su dire
Ce qu'en de tels momens l'extrême amour inspire.
Votre bouche & vos pleurs ont parlé foiblement.

Que n'aviez-vous alors le cœur de votre amant ?
A votre place, ô Ciel !

JULIETTE.

Et que falloit-il faire ?
Ai-je dû m'oppoſer aux volontés d'un pere ?
Ses droits......

ROMÉO.

Ses droits, Madame ! & quoi donc nos parens
Sont-ils nos défenſeurs, ou ſont-ils nos tyrans ?
A quel titre oſent-ils, diſpoſant de nous-même,
S'arroger ſur nos cœurs l'autorité ſuprême ?
Et qui de nos penchans doit juger mieux que nous ?
C'eſt l'orgueil offenſé qui produit leur courroux.
Ces cruels......

JULIETTE.

Ah ! Seigneur, l'excès de votre flamme
Sans doute en ce moment vient d'égarer votre ame.
Vous ſuivez la douleur d'un premier mouvement,
Erreur trop pardonnable aux tranſports d'un Amant.
Penſez-vous qu'il ſoit libre aux enfans téméraires
De s'unir aux Autels, ſans l'aveu de leurs peres ?
Ah ! de nous rendre heureux ces bienfaiteurs jaloux,
Mieux que nos paſſions, ſavent juger pour nous.
Pour nous ſur l'avenir le paſſé les éclaire
On peut feindre l'amour, leur tendreſſe eſt ſincere ;
Et ce pouvoir ſi grand, reſtreint par leur bonté,
Songeons à tous leurs ſoins, ils l'ont bien acheté.
Mais, que dis-je ?... Seigneur, votre ame impétueuſe,
Trop prompte à s'enflammer, n'eſt pas moins vertueuſe.
Conſidérez plutôt....

ROMÉO.

Ainſi vous excuſez,
La main par qui nos nœuds ſont à jamais briſés.

JULIETTE.

Je gémis comme vous, mais comment vous entendre
Accuſer devant moi le pere le plus tendre ?
N'avez-vous pas ſenti combien ſa fermeté
Même en me condamnant coûtoit à ſa bonté ?
Quel reproche après tout avons-nous à lui faire ?
De nos feux innocens connoît-il le myſtere ?
Il me traîne à l'Autel, mais s'il m'y faut aller,
Ce n'eſt qu'à l'État ſeul qu'il me peut immoler,
Son ame.....

ROMÉO.

Il eſt trop vrai, j'avois tort de me plaindre.
Vous-même à cet effort, vous devez vous contraindre.
Quoi ! demain mon rival deviendra votre époux ?
Et moi, né Montaigu, moi qui vivois pour vous,

Qui tantôt même ici, content, couvert de gloire,
Déposois à vos pieds mon cœur & ma victoire;
Je verrois donc, ô Ciel! un rival odieux
Ravir tout mon bonheur, en jouir à mes yeux;
Conquérir lâchement un objet plein de charmes,
Acquis par mes exploits, mérité par mes larmes!
Oui, Madame, il est vrai: mon cœur désespéré,
Dans de pareils malheurs, n'est pas si modéré:
Je sens ce que je perds, je vois ce que l'on m'ôte!
Vous exercez, sans doute une vertu plus haute.
Votre triomphe est grand, j'en conviens; mais je crois
Que vous pouviez sans honte en gémir avec moi.

JULIETTE.

Arrête, Roméo? connois mieux Juliette;
Tu crois que je jouis d'une paix si parfaite!
Regarde . . . .

ROMÉO.

Eh! quoi! tes pleurs . . . .

JULIETTE.

Je voulois le cacher;
Mon cœur le retenoit, tu les viens d'arracher.
Ah! sans blesser l'honneur, si le sort qui m'outrage
M'eût réduite à montrer ma flamme & mon courage,
Va, j'aurois su pour toi les prouver à mon tour.
J'ai moins d'emportement, ingrat, j'ai plus d'amour.
De ce dernier moment goûtons au moins les charmes;
Mêlons en nous quittant nos douleurs & nos larmes,
Et sois sûr que ce cœur où toi seul as régné,
Par aucune autre ardeur ne sera profané.

ROMÉO.

Juliette....

JULIETTE.

O regrets!

ROMÉO.

Tu vas m'être étrangere.

JULIETTE.

Je m'immole à l'État, j'obéis à mon pere.

ROMÉO.

Je vais donc renoncer au bonheur de te voir.

JULIETTE.

La mort viendra bientôt abréger mon devoir.

SCENE V.

ROMÉO, JULIETTE, ALBERIC.

ROMÉO.

C'EST-TOI, cher Albéric.

ALBÉRIC.

Ami, je viens t'apprendre
Un ſecret important qui doit tous nous ſurprendre.
Ce Vieillard ſans aſyle, arrivé dans ces lieux,
Qu'on cachoit avec ſoin, qui fuyoit tous les yeux;
On ſait ſon nom, ſon ſort, ce n'eſt plus un myſtere;
C'eſt Montaigu.

JULIETTE.

Qu'entends-je ?

ALBERIC.

Oui : lui-même.

ROMÉO.

Mon pere !
Ah ! je cours à l'inſtant embraſſer ſes genoux.

JULIETTE.

Modérez ce tranſport.

ALBERIC.

On dit que contre nous
Ses amis en ſecret à la haine s'excitent;
Que le Comte Pâris qu'ils preſſent, qu'ils invitent,
Craignant de leur déplaire, ou regagné par eux,
Veut rompre ſon hymen, ou différer ſes nœuds.

ROMÉO.

O joie ! ô doux eſpoir ! nouvelle inattendue !
A ma flamme, à mes vœux, quoi ! vous ſeriez rendue !
Madame, ſe peut-il......

JULIETTE.

Employons ces momens
A nous bien conſulter ſur ces événemens.
Votre pere aujourd'hui ne doit plus vous connoître;
A ſes regards pourtant veuillez ne point paroître.
Il le faut, je le veux, je vous en fais la loi.
Si vous m'aimez encor, ne tentez rien ſans moi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

OUI, Ferdinand, Madame, exauçant mes prieres,
Veut reconcilier nos maisons & nos peres.
Il prévient leur querelle, il veut voir à jamais
Régner dans ses États la concorde & la paix.
Il doit venir ici, Montaigu doit s'y rendre.
Et si ce doux espoir ne vient point me surprendre,
Sa tentative adroite & ses efforts heureux
Réuniront bientôt ces vieillards généreux.
D'un si grand changement j'ai conçu l'espérance;
Mais sitôt qu'à nos yeux leurs cœurs d'intelligence
Auront éteint leur haine, abjuré leur courroux,
Dans ce même moment, je tombe à leurs genoux.
De ma naissance alors j'éclaircis le mystere.
On saura qui je suis, j'embrasserai mon pere.
De notre hymen sacré les infaillibles nœuds
Confondront leurs maisons, leurs intérêts, leurs vœux.
Mais quelque sentiment de crainte & de tristesse
Vient se mêler pourtant à ma vive allegresse.
En sortant d'avec toi, sans l'avoir pu prévoir,
De mon pere, un instant, le hasard m'a fait voir.
Il ne m'a point connu. Le temps sur son visage
A tracé ses sillons, a gravé son outrage.
Son état déplorable annonçoit ses malheurs,
Et ses cheveux blanchis ont fait couler mes pleurs.
Quel effroyable sort a comblé ses miseres?
Je tremble à m'éclaircir du destin de mes freres.
Mais en me retrouvant, son cœur trop enchanté
Consentira sans peine à ma félicité.
A notre amour enfin, le Ciel n'est plus contraire.

JULIETTE.

Pourrois-je, Roméo, te faire une priere?

ROMÉO.

Une priere, ô Ciel! Ah! connois mieux tes droits,
Et donne à ton Amant tes souveraines loix.

JULIETTE.

JULIETTE.

Tu vas voir Montaigu : ton ame en sa présence
Des doux effets du sang sentira la puissance.
Il ne faut qu'un moment : dans un premier transport
Tu lui déclarerois ta naissance & ton sort.
Et s'il nous conservoit une haine éternelle,
Aux vœux de Ferdinand s'il se montroit rebelle,
Reconnu pour son fils, ton devoir contre nous
Te forceroit alors d'embrasser son courroux.
S'il se rend, sois son fils & reprends ta naissance ;
Mais s'il ne se rend pas, garde encor le silence.
Peux-tu me le promettre ?

ROMÉO.

Oui.

JULIETTE.

Si dans ce moment
Ton amour dans mes mains en prêtoit le serment.

ROMÉO.

Je jure par mes feux, par toi, par Juliette,
D'exécuter ton ordre & la loi qui m'est faite.
Puisse ce Ciel vengeur, si j'enfreins cette loi,
Porter à mon Rival ta tendresse & ta foi !

JULIETTE.

Il suffit. Mais on vient : c'est le Duc & mon pere.

SCENE II.

FERDINAND, CAPULET, ROMÉO, JULIETTE.

Gardes de Ferdinand, Courtisans qui sont à sa suite.

FERDINAND (*à Capulet.*)

Hé bien ! de Montaigu vous voyez la misere.
C'est à vous, Capulet, à savoir aujoud'hui
Respecter ses malheurs & fléchir devant lui.
Dans quel état, ô Ciel ! il arrive à Véronne !

CAPULET.

J'ai pitié de ses maux, & son malheur m'étonne.
Mais aussi j'ai mes droits, & loin de lui céder....

FERDINAND.

Nous ignorons encor ce qu'il peut demander.
Comparez vos destins : vous voyez une fille,
Un fils, votre héritier, l'appui de sa famille,
Tout prêts par leur hymen, préparé par vos yeux,
A soutenir l'éclat de leur nom glorieux.

Que Montaigu du moins vous apprenne à connoître
Que le plus grand bonheur peut bientôt disparoître.
Mais je l'entends.

SCENE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO, JULIETTE.

Gardes de Ferdinand, Courtisans qui sont à sa suite; Officiers qui conduisent & accompagnent Montaigu.

MONTAIGU.

(Aux Officiers qui le conduisent.)

Cruels! où veut-on m'entraîner?
Qui m'appelle en ces lieux? Qui m'y fait amener?
(à Ferdinand.)
Qui vois-je?

FERDINAND.

Votre Duc. Craignez-vous sa présence?
Je n'ai point envers vous usé de violence.
Je vous ai, comme ami, mandé dans ce Palais
Pour prévenir la guerre avec les Capulet.

MONTAIGU.

Les Capulet! O Ciel!

FERDINAND.

Quel transport vous agite?
Pourriez-vous seulement distinguer dans ma suite
Quel est ce sang fatal contre vous animé?

MONTAIGU *(montrant Capulet.)*

C'est lui; voilà l'objet que ma haine a nommé.

CAPULET.

A ta haine en effet tu m'as dû reconnoître;
Mais la mienne à son tour prend plaisir à paroître,
Et s'il faut....

FERDINAND *(à Capulet.)*

Capulet, à quoi sert ce courroux?
(à Montaigu.)
Montaigu, répondez. Hé! comment viviez-vous?
Au sein des bois caché, ce sort triste & sauvage
D'un Héros tel que vous étoit-il le partage?
Vous avez donc quitté mes Etats sans regrets?

MONTAIGU.

Crois-tu qu'il soit si dur d'habiter les forets?

FERDINAND.

Mais, né dans la grandeur, dans l'éclat où nous sommes;
Quel charme y trouviez-vous?

MONTAIGU.

De n'y plus voir des hommes.

FERDINAND.

Leur aspect est-il fait pour offenser nos yeux ?

MONTAIGU.

Tu les aimeras moins en les connoissant mieux.

FERDINAND.

Ces bois vous exposoient à leur féroce outrage.

MONTAIGU.

C'est à la Cour des Rois qu'il faut craindre leur rage.

FERDINAND.

Et vos enfans......

MONTAIGU.

Arrête, & rompt cet entretien.

FERDINAND.

Ont-ils un sûr azile ?

MONTAIGU.

Ils n'appréhendent rien.

FERDINAND.

Leur sort.....

MONTAIGU.

Je te l'ai dit, laisse-là ce mystere.

FERDINAND.

Je respecte un secret que vous voulez me taire.
Mais puis-je sans douleur, sans être épouvanté,
Voir Montaigu languir dans cette adversité ?
Reprenez votre éclat, votre rang, votre gloire.

MONTAIGU.

Je n'en ai plus besoin.

FERDINAND.

O Ciel ! Que dois-je croire ?
D'où vient ce désespoir dans votre esprit troublé ?

MONTAIGU.

Du malheur.

FERDINAND.

(*à part.*)

De quels traits je le vois accablé !

(*haut.*)

Quel sort ! dans mon Palais, oubliant tout le reste,
Dissipez par degrés un chagrin si funeste.
Pour vous les Capulet n'ont plus d'inimitié.

CAPULET.

Pourrois-je à ses malheurs refuser la pitié ?

MONTAIGU.

La pitié ! toi ! Grand Dieu ! si c'est-là mon partage,
Rends-moi plutôt cent fois leur haine & leur outrage,

CAPULET.

Il pourroit t'exaucer.

MONTAIGU.

C'est-là ce que je veux,
En me laissant en paix tu trahirois mes vœux.

Entre nos deux maisons la guerre eſt éternelle.

CAPULET.

Nous verrons qui des deux aura le ſort pour elle.

MONTAIGU.

Ce n'eſt pas la victoire où tendent mes deſirs ;
Mais à t'ouvrir le flanc je mettrois mes plaiſirs.

CAPULET.

Vas, plus hardi que toi, plus cruel.....

MONTAIGU.

Tu peux l'être ?

CAPULET.

Mon parti regne ici.

MONTAIGU.

Le mien t'attend peut-être

CAPULET.

Il ſuffit.

MONTAIGU.

A ton choix.

FERDINAND.

Hé quoi ! c'eſt ſous mes yeux
Qu'éclatent ſans reſpect vos tranſports odieux ?
C'eſt ici, devant moi, qu'une égale furie
Vous pouſſe à déchirer le ſein de la patrie.
Quel eſt donc l'ennemi qui nous vient attaquer ?
Quels forts dois-je munir ? Quel poſte ai-je à marquer ?
C'eſt vous qui dans Véronne armés par la vengeance,
Rompez le frein ſacré de toute obéiſſance,
Et qui, pour votre orgueil, chacun dans vos projets,
A la guerre civile entraînez mes ſujets !
Que me font ces lauriers moiſſonnés à la guerre,
Si vous perdez l'État dont le Ciel m'a fait pere ?
Ah ? n'êtes-vous point las avec un cœur ſi grand,
D'ouvrir tant de tombeaux, de verſer tant de ſang.
Capulet.... Montaigu.... Sachez mieux vous connoître.
Ayez quelque pitié du lieu qui vous vit naître.
Je ne vous parle ici que comme un citoyen.
Mon peuple eſt tout pour moi ; ma grandeur ne m'eſt rien.

ROMÉO [*à Montaigu.*]

Ah ! Seigneur, calmez-vous, & chaſſez tout ombrage.
L'infortune a ſans doute aigri votre courage.
Sans haine & ſans péril goûtez un ſort plus doux.
Votre eſprit appaiſé nous réunira tous.
Capulet vous eſtime, & mon cœur vous révere.
J'aurai pour vous l'amour qu'un fils porte à ſon pere.

JULIETTE.

Et moi je puis, Seigneur, jurer à vos genoux,
Que la diſcorde enfin va ceſſer entre nous ;
Et que mon pere ici, s'il a pu vous déplaire,
Plus qu'une juſte haine a ſuivi ſa colere.

FERDINAND.

Malgré vous, Montaigu, je vois couler vos pleurs ;

MONTAIGU.

Oui : je pleure à la fois de rage & de douleur.
Voilà sa fille.

FERDINAND.

Hé bien!... Venez, daignez me suivre.

ROMÉO.

Oubliez vos chagrins.

JULIETTE.

Et consentez à vivre.

MONTAIGU.

Je vivrois!

FERDINAND.

Quel motif vous en doit empêcher ?

ROMÉO.

Pourquoi le taire, hélas ?

JULIETTE.

Pourquoi nous le cacher ?

FERDINAND.

Apprenez-moi....

MONTAIGU [*en mettant la main sur son sein.*]

C'est-là que ma douleur repose.
Jamais, jamais mortel n'en connoîtra la cause.

FERDINAND.

Furieux!

MONTAIGU.

Je le suis ; ne crois pas m'appaiser.
Je hais : tu dois tout craindre & je puis tout oser.
Ta Cour, tes Capulet, ton aspect m'importune.
Mes transports, grace au Ciel, passent mon infortune.
[*en montrant Capulet.*]
Oui : puisque à mon souhait, mon cœur peut le haïr,
Ce cœur désespéré se plaît à le sentir.
[*au Duc.*]
Va, porte ailleurs tes vœux, ta faveur, ton estime.
Mais crains dans ta grandeur qu'on ne t'entraîne au crime.
Dans ton rang, malgré soi, l'on est souvent trompé.
Par vos ordres surpris l'innocent est frappé.
Je ne t'en dis pas plus. Je demeure à Véronne.
J'y traîne avec plaisir l'horreur qui m'environne,
Et ma haine & ma rage & la mort & l'effroi.
Puisse aussi mon destin s'appésantir sur toi!
Pour tous les Capulet, Ciel! invente un supplice
Qui les comprenne tous, dont ma douleur jouisse ;
Que ta fureur sur eux servant mon désespoir,
Paroisse avoir été par-delà ton pouvoir.

FERDINAND.

Holà, Gardes, à moi.

ROMÉO.

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

JULIETTE.

Voyez ses cheveux blancs, respectez sa misere.

FERDINAND [*aux Gardes.*]

Il suffit : j'ai parlé.

MONTAIGU.

Cruels ! n'avancez pas.
Ou dans l'instant plutôt donnez-moi le trepas.

FERDINAND.

(*aux Gardes.*) [*à Capulet & à Montaigu.*]
Qu'on le garde avec soin. Vous avez cru peut-être
Que j'aurois quelque peine à vous parler en maître.
Je connois les complots que je dois prévenir ;
Et mon pouvoir encor suffit pour vous punir.
Ici pour un moment, Gardes qu'on le retienne
Il pourra me fléchir, qu'à lui-même il revienne.
Mais ce moment passé, respecté dans ma Cour,
Quel que soit son parti, qu'on l'entraîne à la Tour.

MONTAIGU.

A la Tour ! sous mes pas, terre, entrouve un abyme !
(*au Duc.*)
J'irai ; mais tremble encor en frappant ta victime.

Capulet sort.

FERDINAND.

Gardes, vous lui rendrez le respect & l'honneur
Qu'on doit à la vieillesse, & sur-tout au malheur.

ROMÉO.

Ah ! par grace, Seigneur, permettez que je reste
Auprès de ce Vieillard en cet instant funeste.

FERDINAND.

J'y consens, demeurez.

SCENE IV.

MONTAIGU, ROMÉO.

ROMÉO.

Souffrez à vos genoux
Que j'ose avec respect vous attendrir pour vous,
Que de vos longs chagrins plus touché que vous-même,
Je m'empresse à calmer leur violence extrême.
Mais au seul nom de Tour d'où vient qu'en ce moment
Je vous ai vu saisi d'un soudain tremblement ?

MONTAIGU.

Jeune-homme, laisse-moi.

ROMÉO.

Votre sort est horrible.

Mais le Duc vous honore ; il n'est pas inflexible.
D'un mot si vous vouliez.....

MONTAIGU, (*remarquant les Drapeaux.*)
A qui sont ces Drapeaux ?

ROMÉO.
Seigneur, ils sont le prix de mes heureux travaux.
Dans le dernier combat.....

MONTAIGU.
J'estime le courage.
Qui donc es-tu ?

ROMÉO.
Seigneur, ma gloire est mon ouvrage.
Je ne suis qu'un Soldat par degrés parvenu ;
Fugitif dès l'enfance, à son pere inconnu,
A qui votre misere arrache ici des larmes.

MONTAIGU.
Ses traits & ses discours ont pour moi quelques charmes ;
Tu plains donc mes ennuis ?

ROMÉO.
Au malheur destiné
Ah ! qui doit plus que moi plaindre un infortuné ?

MONTAIGU.
Il m'émut !

ROMÉO.
Oui, Seigneur, je porte un cœur sensible;
A ce cœur confiant la feinte est impossible.
De tout mortel souffrant l'aspect m'est douloureux.
La pitié.....

MONTAIGU.
Je te plains, tu vivras malheureux.

ROMÉO.
Au comble du bonheur, Seigneur, j'aurois pu vivre.

MONTAIGU.
Conserve encor long-temps cette erreur qui t'enivre,
Bientôt ces jours heureux s'écouleront pour toi.

ROMÉO.
Mon bonheur cependant est placé près de moi.

MONTAIGU.
J'excuse en la plaignant ta facile imprudence.
Jeune-homme, je le vois : la flatteuse espérance
Devant toi du bonheur applanit les chemins.
Tu n'a pas encor lu dans le cœur des humains.
Tu ne sais pas encor ce qu'un pareil abyme
Peut cacher d'artifice & d'horreur & de crime,
Jusqu'où les passions & l'orgueil irrité
Peuvent porter leur haine & leur férocité.

ROMÉO.
Non, Seigneur ; mais je sais ce que peut la nature ;
Ce qu'est un tendre amour, une ardeur vive & pure.

Je sais sur-tout, je sais qu'en des momens si doux,
Le plus cher des penchans m'entraîne ici vers vous;
Qu'en un combat pour vous, prêt à tout entreprendre,
Contre qui que ce fût, je courrois vous défendre.
Ah! daignez vous prêter à mes embrassemens;
Ils sont d'un cœur sans fard les vifs empressemens.
Je vous jure un respect, un dévouement sincere.
Je serai votre fils, tenez-moi lieu de pere.
Comme mes propres maux, je ressens vos douleurs.
Laissez entre vos bras, laissez couler mes pleurs.
Mais pourquoi de votre ame écarter l'espérance?
Du destin mieux que moi vous savez l'inconstance;
Peut-être un grand bonheur va vous être rendu.
Adoucissez, calmez votre esprit éperdu:
Croyez que..... mais je vois la cohorte odieuse
Qui prête à vous mener dans une tour affreuse.....

MONTAIGU, (*aux Gardes en les suivant.*)

Je suis prêt.

ROMÉO.

Attendez.....

MONTAIGU.

Ami, va, songe à toi,
Trouve enfin le bonheur, il n'est plus fait pour moi.
(*les Soldats emmenent Montaigu.*)

SCENE V.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO, (*aux Gardes qui emmenent Montaigu.*)

HÉ! quoi vous m'arrêtez! ô contrainte cruelle!

JULIETTE.

Ton cœur à tes sermens a-t-il été fidelle?
T'es-tu bien souvenu.....

ROMÉO.

Serment trop odieux!
Vous le voyez, barbare, on l'entraîne à mes yeux.

JULIETTE.

Tu nous aurois perdus par un aveu sincere.

ROMÉO.

Dans les fers cependant j'entends gémir mon pere.

SCENE VI.

ROMÉO, JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

TOUT un parti, Madame, en sa faveur ému,
Bientôt de sa prison va tirer Montaigu:
Et nous tremblons alors, avec quelque apparence,
Que voyant Capulet, ces rivaux en présence
Ne s'arrachent la vie, & qu'un combat affreux
N'immole l'un ou l'autre, ou peut-être tous deux.
On craint pour Capulet, pour vous, pour votre frere.

JULIETTE.

O Ciel! si mon amant alloit tuer mon pere!
Si d'un combat entr'eux.... Ah! Seigneur, j'en frémis;
Mais vous épargnerez de si chers ennemis.
Songez que Capulet, que Thébaldo.....

SCENE VII.

ROMÉO, JULIETTE, ALBERIC, FLAVIE.

ALBERIC.

MADAME,
Votre pere irrité, que le dépit enflamme,
Apprend qu'à haute voix d'insolens factieux,
L'accusent de n'oser se montrer à leurs yeux.
Il va dans ce moment, suivi de votre frere,
Sortir de ce palais, & braver leur colere.

JULIETTE.

Je cours les arrêter.

(Elle sort avec Flavie.)

SCENE VIII.

ROMÉO, ALBERIC.

ROMÉO.

TOI mon ami, suis-moi.

ALBÉRIC.

On en veut à tes jours, je combats avec toi.

Fin du second Acte.

SCENE II.

ROMÉO, JULIETTE.

JULIETTE.

CHER Roméo, c'eſt moi.
Mon cœur plein de ſa flamme a volé devant toi,
Le tien, je le vois trop, s'attendrir pour ton pere;
Où la conduit l'excès d'une aveugle colère!
Enfin, malgré l'éclat du plus ardent courroux,
Le bruit d'aucun malheur n'eſt venu juſqu'à nous.
Dans tes maux cependant l'amour qui nous poſſede,
N'offre-t-il qu'à moi ſeule un charme à qui tout cede?
Aurions-nous donc perdu ce droit des malheureux,
De confondre leur peine, & de gémir entr'eux,
Hélas! pour deux Amans que le deſtin raſſemble,
C'eſt un plaiſir bien doux que de ſouffrir enſemble.
Laiſſe à ta Juliette appaiſer tes douleurs.

ROMÉO.

Combien le Ciel ſur nous répandra de malheurs!

JULIETTE.

D'où vient dans ton eſprit ſi funeſte préſage?

ROMÉO.

J'entrevois nos deſtins, je crains plus d'un orage.

JULIETTE.

Nous les vaincrons.

ROMÉO.

Peut-être.

JULIETTE.

Eh, qui doit t'allarmer?
Tes vertus, tes exploits, t'ont par-tout fait aimer;
Ton ſouverain t'admire, & les yeux de mon pere
Ne t'ont point juſqu'ici diſtingué de mon frere:
De ce frere ſur-tout: tu ſais que l'amitié,
De tes moindres chagrins prit toujours la moitié;
Que pour ſauver ta vie il donneroit la ſienne.

ROMÉO.

Que n'ai-je au même prix perdu cent fois la mienne!

JULIETTE.

Par quel deſtin deux cœurs l'un vers l'autre entraînés,
A ſe haïr entr'eux, étoient-ils deſtinés?

ROMÉO.

Puiſſe, en ce jour fatal, l'aſpect de nos miſères,
Ne pas fléchir trop tard la fureur de nos peres!

JULIETTE.

Dans quelque heureux inſtant, impoſſible à prévoir,

La nature & nos pleurs sauront les émouvoir ;
Nous n'avons pas encore à gémir sur leurs crimes,
Leur courroux dans nos bras n'a point pris de victimes.
Soit erreur, soit raison, mon cœur dans l'avenir
Se figure un moment qui pourra nous unir.
Je t'adore, & tu vis. Puissant par sa famille,
Mon pere y voit briller, & son fils & sa fille ;
Son fils sur-tout, son fils va bientôt à ses yeux,
Allumer les flambeaux d'un Hymen glorieux.
Quel jour, pour tous les miens, d'allegresse & de gloire !

SCENE III.

ROMÉO, JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

Ah ! Madame, apprenez....

JULIETTE.

O Ciel ! que dois-je croire,
Mon esprit allarmé d'un trop juste soupçon....

FLAVIE.

Le cruel Montaigu n'est plus dans sa prison.
Ses amis rassemblés en ont forcé la porte,
Mais à peine il en sort, que libre & sans escorte,
Rencontrant Capulet seul, l'épée à la main,
Ils commencent entr'eux un combat inhumain.
Déjà le coup mortel menaçoit votre pere,
A l'heureux Montaigu s'oppose votre frere ;
Lorsqu'entr'eux deux soudain un nouveau combattant
Accourt, l'atteint, le perce, & s'échappe à l'instant.

JULIETTE.

Ah ! Ciel !.... quoi l'assassin....

FLAVIE.

Oui, Madame, on l'ignore.

JULIETTE.

Et mon pere....

FLAVIE.

Courbé sur un fils qu'il adore
Il lui jure en pleurant, furieux, éperdu,
De venger par le sang, le sang qu'il a perdu.

JULIETTE.

O mon cher Thébaldo ! qu'on me laisse à moi-même.

(Flavie sort.)

SCENE IV.

ROMÉO, JULIETTE.

JULIETTE, (*à Roméo qui va pour sortir.*)

Tu me fuis, Roméo ! dans ma douleur extrême.
O Ciel ! mon frere est mort ; ô regrets superflus !
Pleure avec moi du moins ton ami qui n'est plus.
Voilà donc ce bonheur dont j'embrassois l'image !
Quel monstre a dans son sang rassasié sa rage ?
Cher frere, en cet instant qui m'auroit dit, hélas !
Que je devois sitôt déplorer ton trépas ;
Je vois, cher Roméo, quel chagrin te consume,
De mes ennuis profonds tu ressens l'amertume :
Ah ! quel autre que toi dans mes justes douleurs,
Doit consoler ma peine & partager mes pleurs ?
Il semble en ce moment que le Ciel m'ait d'avance :
Pour soutenir ce coup, ménagé ta présence.
Mais tu frémis, ô Ciel ! & sembles te cacher.

ROMÉO.

Par pitié de tes bras laisse-moi m'arracher.

JULIETTE.

D'où vient cette douleur, immobile, muette ?
Si c'étoit....

ROMÉO.

Justes Cieux !

JULIETTE.

Roméo !

ROMÉO.

Juliette !

JULIETTE.

Ah ! barbare, mon frere a péri par tes coups.

ROMÉO.

Frappe ; voilà mon cœur, assouvis ton courroux.

JULIETTE.

Ah ! Ciel !

ROMEO.

Veux-tu ma mort ?

JULIETTE.

Je veux..... cruel !

ROMÉO.

Prononce.

(*En mettant la main sur son épée.*)

Tu n'as qu'à dire un mot, & voilà ma réponse.

JULIETTE.

Qu'as-tu fait, malheureux ?

ROMÉO.

L'avois-je pu prévoir ?

Mon pere alloit périr, j'ai rempli mon devoir;
De son péril pressant, l'image inattendue,
A troublé dans mon sein la nature éperdue.
J'ai couru, j'ai frappé. Céder à mon amour,
C'étoit ôter la vie à qui je dois le jour.
Je suis envers tes feux, un ingrat, un perfide,
Mais je n'ai pas été du moins un parricide;
Chargé d'un tel forfait, à moi-même odieux,
J'aurois cru t'offenser de paroître à tes yeux.
J'ai pris d'un Montaigu le féroce courage,
Du sang des Capulet, prends à ton tour la rage.
Ton pere doit rentrer enflammé de courroux;
Je vais m'offrir sans arme au-devant de ses coups.
Je mettrai dans ses mains, soumis & sans défense,
Ce fer souillé d'un sang qui demande vengeance,
Et je mourrai content, si le mien dans ces lieux,
Calme au moins tes regrets en coulant sous tes yeux.

JULIETTE.

Garde-toi d'écouter cette farouche envie.
Ah! barbare! & c'est moi qui tremble pour ta vie!
Quel attrait tout-puissant me force en mon malheur,
A chercher dans toi seul un charme à ma douleur?
Pardonne, ô mon cher frere! à ma douleur extrême!
Tu connus notre amour, tu l'approuvas toi-même.
Que, dis-je? Ah! sans frémir, peux-tu me voir, hélas!
A qui perça ton flanc, pardonner ton trépas?
Roméo par ce Ciel, par ton bras que j'implore,
Punis-moi du forfait de t'adorer encore.
Arrache-moi la vie, ou sauve à mon devoir,
Le coupable plaisir que je prends à te voir.
Adieu, séparons-nous, n'attends pas que mon pere,
Soit instruit dans quel sang il doit venger mon frere.
Il en est temps encore, échappe à son courroux,
Va, mets les flots, les mers, mets le monde entre nous;
Sois sûr qu'en quelques lieux où le destin te jette,
Tu vivras à jamais au cœur de Juliette;
Va, mes feux te suivront, j'en atteste l'amour,
Par-tout où tu verras la lumiere du jour.
N'attends pas qu'à mes yeux elle te soit ravie,
Je t'accorde ta grace, accorde-moi ta vie,
Que ce soit-là le prix, ce n'est pas trop pour moi,
De ce frere immolé que j'ai perdu par toi.

SCENE V.

CAPULET, ROMÉO, JULIETTE.

CAPULET.

Viens, suis-moi, Dolvédo: viens seconder ma rage,
Viens venger mon fils mort, viens laver mon outrage.

ROMÉO, (*à part.*)

Contre qui? Ciel!

CAPULET.

Mes yeux n'ont point vu l'assassin,
Mais Montaigu....

ROMÉO.

Qui, lui!

CAPULET.

Cours lui percer le sein.
Mon ami, mon vengeur, c'est dans toi que j'espere.
Vois ces cheveux blanchis, vois ces larmes d'un pere.
Tes exploits, ces drapeaux attestent ton grand cœur.
Il est dans ton destin de revenir vainqueur.
Mon bras, ce bras tremblant que trop d'ardeur anime,
En prodiguant ses coups manqueroit sa victime;
Va trouver Montaigu, qu'il meure, & dans ces lieux
Apporte-moi son cœur palpitant à mes yeux.
Ne prescris point de borne à ma reconnoissance;
Je t'adopte pour fils, adopte ma vengeance.
Va, parts, combats, triomphe, & revolant vers moi,
Si mon fils est vengé, je le retrouve en toi.

ROMÉO.

Qu'exigez-vous?

CAPULET.

D'où vient ce trouble & ce silence?
J'ai recours à ton bras, & ta valeur balance?

ROMÉO.

Ah! Ciel!

CAPULET.

C'en est assez, viens ma fille avec moi.
Vainement au besoin, j'ai compté sur sa foi,
Je rougis pour tous deux qu'un guerrier sans courage,
M'ait fait à tes regards essuyer cet outrage;
Mais du Comte Pâris tu sais la passion,
Offre-toi pour conquête à son ambition.
S'il faut périr pour toi, la mort lui sera chere.
Viens, suis mes pas.

JULIETTE.

Seigneur.....

CAPULET.

Tu gémis ?

JULIETTE.

O mon pere !

CAPULET.

Que vois-je ? quel ſoupçon m'éclaire en ce moment,
D'où naît cet embarras, ce long étonnement ?

JULIETTE.

Ah ! Dieu !

CAPULET.

S'il étoit vrai qu'au ſein de ma famille,
(Regardant Roméo.)
Un ſéducteur au crime eût entraîné ma fille !
Si cet indigne amour s'étoit ſeul oppoſé,
A l'Hymen que tantôt mon choix a propoſé.....

JULIETTE.

Où ſuis-je !

CAPULET.

Tu rougis, ſerois-tu criminelle ?

JULIETTE.

Seigneur.....

CAPULET.

Si je croyois....

JULIETTE.

Souffrez qu'au moins....

CAPULET.

Rebelle....

Mettant la main à ſon épée.

ROMÉO.

Arrête, Capulet, écoute, & connois mieux
L'objet de ton courroux, vois dans un furieux
Que toi-même élevois au ſein de ta famille
Un monſtre qui ſe hait, qui brule pour ta fille,
Un ingrat qui t'outrage, un fils de Montaigu,
Roméo.

JULIETTE.

Qu'as-tu dit ?

CAPULET.

Grand Dieu, qu'ai-je entendu ?

ROMÉO.

Apprends tous mes forfaits : cette main ſanguinaire,
Je viens de la plonger dans le flanc de ſon frere.

CAPULET.

De mon fils !

JULIETTE.

Malheureux !

CAPULET.

O vengeance ! ô fureur !

Barbare, défends-toi.

ROMÉO.

Frappe, voilà mon cœur.

JULIETTE.

JULIETTE.

Arrêtez,

CAPULET.

Défens-toi.

ROMÉO.

Non, cede à ta colere.
Tu dois venger ton fils, j'ai dû sauver mon pere.

JULIETTE.

Arrêtez.

CAPULET.

Fille ingrate ! & tu retiens mon bras !
A ma juste fureur tu n'échapperas pas.
Lâche, tu sens trop bien cet indigne avantage,
Que ta main sans défense oppose à mon courage.
Va, cesse d'exciter mes transports furieux ;
Epargne à mes regards ton aspect odieux.

SCENE VI.

CAPULET, ROMÉO, JULIETTE.
un Officier du Duc.

L'OFFICIER.

De vos malheurs instruit, le Duc au moment même
Veut adoucir, Seigneur, votre douleur extrême.
De consoler un pere il se fait un devoir.
Il vient.

CAPULET.

C'est donc à moi d'implorer son pouvoir.
(*à Roméo.*)
Ne crois pas m'échapper : les combats, les supplices,
Tout est égal pour moi, pourvu que tu périsses.
(*à sa fille.*)
Suivez mes pas.

(*Il sort.*)

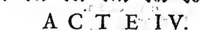
ROMÉO, [*à Juliette.*)

Ah ! parle & l'attendris pour moi.

JULIETTE.

Va, nous mourrons ensemble, ou je vivrai pour toi.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FERDINAND, CAPULET.

FERDINAND.

JE suis loin, Capulet, de condamner vos larmes,
Oui, la raison d'abord nous prête envain ses armes,
On est homme, on gémit, mais enfin vos douleurs
Ne se guériront point par de nouveaux malheurs.
Craignez qu'en expirant, votre fille rebelle
N'éteigne une maison qui peut revivre en elle.
Pardonnez, croyez-moi,

CAPULET.

Prince, que dites-vous?
Mon fils....

FERDINAND.

Par nos regrets le ranimerons-nous?
Roméo vous est cher, sa vertu, sa vaillance,
Votre bonté sur-tout vous parle en sa défense,
Ajoutez, s'il le faut, que moi-même aujourd'hui
Cherchant à vous fléchir, j'ai supplié pour lui.
J'honore dans vos pleurs l'amitié paternelle,
Mais si pour adoucir votre perte cruelle,
Les plus nobles emplois, les rangs, les dignités,
Si ma reconnoissance,...

CAPULET.

Ah! Seigneur, arrêtez.

FERDINAND.

Laissez-moi, comme vous, sentir votre infortune,
Notre sort est d'être homme, il nous la rend commune,
Ne croyez pas pourtant qu'à gémir destiné,
Vous soyez seul à plaindre, & seul infortuné.
Combien de fois mes yeux ont répandu des larmes!
Je n'entrevois pourtant que des sujets d'allarmes.
Par le Duc de Mantoue en secret excités,
Mes sujets contre moi sont presque révoltés.
Ce parti veut ma perte, il espere en silence
Que, vos maisons bientôt rallumant leur vengeance,
Capulet, Montaigu, l'un par l'autre immolés,
Portant l'effroi, la mort sur nos bords désolés,
Il détruira sans peine en ce désordre extrême,

Un État divisé, déchiré par lui-même.
Eteignez à jamais les flambeaux détestés
Qu'entre vos deux maisons la discorde a jettés.
Montaigu n'a qu'un fils, il vous reste une fille;
Si l'hymen unissoit l'une & l'autre famille!
C'est la patrie en pleurs qui vous prie à genoux,
Elle emprunte ma voix, la refuserez-vous?
Ne croyez pas par-là ternir votre mémoire,
Cet effort de vertu comblera votre gloire;
On dira quelque jour: " Capulet outragé
" Voioit à sa vengeance, & ne s'est point vengé;
" Il sut à son devoir immoler sa furie,
" Il exauça son Prince, il sauva sa patrie;
" L'intérêt de l'État fut sa suprême loi.

CAPULET.

Ainsi donc Montaigu va l'emporter sur moi.

FERDINAND.

Le triomphe est pour vous: ah! loin d'être inflexible,
Lui-même, à vos douleurs, il s'est montré sensible.
En retrouvant un fils, les plus doux mouvemens
Ont remplacé sa haine, & ses ressentimens.
Instruit par Roméo quelle étoit sa naissance,
J'ai mandé dès l'instant son pere en ma présence;
Ils se sont vus l'un l'autre, & des signes certains
Ont du fils à mes yeux éclairci les destins.
La Nature a parlé. Par le cri le plus tendre
Dans le fond de leurs cœurs le sang s'est fait entendre.
J'en ai versé des pleurs. Ils me pressoient tous deux
D'adoucir vos transports, de vous fléchir pour eux,
D'obtenir un pardon qu'ils n'osent plus prétendre;
Tous les deux, par mon ordre, ils vont ici se rendre:
Mais les voici.

CAPULET.

Grand Dieu!

FERDINAND.

Montrez-vous citoyen.

SCENE II.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO.

FERDINAND.

PAROISSEZ, Montaigu, venez, ne craignez rien,
Capulet vous pardonne.

MONTAIGU.

O Ciel! le puis-je croire,

As-tu bien sur toi-même emporté la victoire ?
Ton cœur est-il dompté ?

CAPULET.

J'ai triomphé de moi.
Mais en te pardonnant, je n'ai rien fait pour toi.

FERDINAND.

Ah ! laissez-nous penser qu'en oubliant l'offense,
Vous cédez sans effort à la seule clemence.

ROMÉO.

[*au Duc*,] [*à Montaigu.*]
O mon Prince ! O mon pere ! En des momens si doux
(*tombant aux pieds de Capulet.*)
Souffrez que comme un fils j'embrasse ses genoux.

CAPULET.

Que fais-tu, Roméo ?

MONTAIGU.

Sois touché par ses larmes.

CAPULET.

Crois-tu donc que la haine ait pour moi tant de charmes ?

MONTAIGU.

Je le vois, la vengeance a pour toi peu d'appas.
Tu ne sais point haïr.

FERDINAND.

Vous ne vous trompez pas,
J'ai surpris la pitié dans son ame attendrie ;
Ah ! tous les deux enfin vivez pour la Patrie.

MONTAIGU.

Je joins mes vœux aux siens.

FERDINAND.

Mes amis, faisons mieux :
Qu'un accord si touchant éclate à tous les yeux.
Parmi tous ces tombeaux, au sein de ces ténebres
Où dorment vos ayeux sous des marbres funebres,
Devant mon Peuple & moi renouvellez tous deux
Le serment d'une paix qui fut jadis entre eux.
Jurez sur leurs cercueils, & sous ces voûtes sombres
En attestant leurs noms, & leur cendre, & leurs ombres,
De tourner désormais contre nos ennemis
Le fer que dans vos mains la discorde avoit mis,
De former entre vous une auguste alliance
Où votre haine expire, où l'amitié commence,
Et de rendre à l'État le sang & les guerriers,
Dont l'ont privé cent fois les combats meurtriers :
Ainsi, femmes, enfans, chacun dans l'Italie
Consacrera le jour qui vous réconcilie :
Ainsi tous mes sujets, les larmes dans les yeux,
Porteront à l'envi vos vertus jusqu'aux Cieux :
Dès-lors, plus de complots, de meutre, de vengeance ;
Je tiendrois de vous seuls ma gloire & ma puissance,

Et vous donnant des loix, mes desirs les plus doux
Seront de mériter des sujets tels que vous.
Vous êtes attendris, vos soupirs vous trahissent.

MONTAIGU.

Consens-tu, Capulet, que nos maisons s'unissent?

FERDINAND.

Oui, son cœur vous pardonne, & j'en répons pour lui.

CAPULET.

Vois donc ce que pour toi j'aurai fait aujourd'hui.
L'État, mon Souverain, sur ma cruelle offense
Malgré le cri du sang emportoient la balance,
Mais dût encor ce sang se plaindre & s'indigner,
C'est à toi maintenant que je veux pardonner.
Je vis, mon fils n'est plus, lorsque le tien respire,
Il demande vengeance, & ma vengeance expire:
C'est dans ce même jour, dans ce même palais,
Qu'avec ses meurtriers j'aurai conclu la paix.
Ma haine, Montaigu, s'éteint avec la tienne,
Dans la main de ton fils j'ose mettre la mienne.
Est-ce assez te prouver par cet effort sur moi,
Que tu peux sans péril te livrer à ma foi?
Ennemi, sur tes jours j'étois prêt d'entreprendre;
Ami, je donnerois les miens pour te défendre.
Tu vois, pour m'acquérir, qu'il t'en a peu coûté;
J'oublie en le pleurant le bien qui m'est ôté;
Et je paye à ton fils dans ma douleur funeste
Le sang qu'il m'a ravi par le sang qui me reste.

ROMÉO.

Ah! mon pere! ah! Seigneur! après tant de bienfaits!
Eh comment envers vous nous acquitter jamais?

SCENE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO, *un* OFFICIER *du Duc.*

L'OFFICIER.

PRINCE, des ennemis, répandus par la ville;
Espérant quelque trouble à leurs projets utile,
N'attendent en secret, tout prêts à se montrer,
Que l'instant de paroître & de se déclarer,
Et l'on craint....

FERDINAND.

C'est assez, je vais en diligence
Tout voir, tout prévenir, & tout mettre en défense;
Je sors; vous, Capulet, commandez mes soldats.

(*Ferdinand sort & l'Officier.*)

SCENE VI.

MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO.

CAPULET.

Et toi dans ce palais, quand je n'y serai pas,
Agis, dispose, ordonne, & regne en ma famille.
Sans crainte entre tes mains je laisse ici ma fille.
Vas, je ne sais aimer ni vouloir à demi.
Prends hautement chez moi tous les droits d'un ami,
Et si (ce que jamais mon cœur ne pourroit croire)
La moindre haine encor vivoit en ta mémoire,
Souviens-toi seulement pour raffermir ta foi,
A quel prix, Montaigu, j'ai dû compter sur toi.
[*il sort.*]

SCENE V.

MONTAIGU, ROMEO.

ROMEO.

Ah! que sur nous la foudre éclate & nous dévore,
Avant que dans nos cœurs la haine existe encore!

MONTAIGU.

Es-tu mon fils?

ROMÉO.

Seigneur..... vous me faites trembler.

MONTAIGU.

Prévois-tu quels secrets je vais te révéler?

ROMEO.

Que dites-vous?

MONTAIGU.

Ecoute, & rassemblant d'avance
Ce que l'homme eut jamais de force & de constance,
Que ton ame à ma voix se prépare à frémir.

ROMEO.

Parlez.....

MONTAIGU.

Sois immobile & songe à t'affermir.
Tantôt sans soupçonner ces terribles mysteres,
Tu voulois être instruit du destin de tes freres,
Ils ne sont plus.

ROMEO.

O Ciel!

MONTAIGU.

Loin de ces murs affreux
Je crus chez les Pisans devoir fuir avec eux.
Hélas! disois-je enfin, voici donc un asyle

Pour moi, pour mes enfans, rempart sûr & tranquille;
D'où n'approcheront plus les pieges du trépas:
La vengeance attentive y marcha sur mes pas.
Un monstre ingénieux, un tigre impitoyable
D'un complot supposé me fit juger coupable,
Et sans que du forfait on daigna s'informer
Dans une tour fatale on me vint enfermer.

ROMÉO.

Avec vos enfans?

MONTAIGU.

Oui: prête l'oreille au reste.
Déjà depuis trois jours dans mon cachot funeste,
Je sentois dans mon sein s'amasser la terreur,
Quand d'un songe effrayant la prophétique horreur
Offrit à mes esprits la plus fatale image:
Je m'éveillai tremblant, plein d'un affreux présage.
Je cherchois dans moi-même, immobile & glacé,
Quel étoit ce malheur par mon songe annoncé:
Mes fils dormoient; j'y cours: leurs gestes, leurs visages
Sur mon sort, tout-à-coup, éclairant mes présages,
De la faim sur leur lit exprimoient les douleurs;
Ils s'écrioient, " mon pere, " & répandoient des pleurs.
Nous nous levons, on vient; nous attendions d'avance
L'aliment qu'on accorde à la simple existence.
Chacun se tait, j'écoute, & j'entens de la Tour
La porte en mur épais se changer sans retour.
Je fixai mes enfans sans parole & sans larmes;
J'étois mort... ils pleuroient..., je cachai mes allarmes;
Mais lorsqu'enfin (Soleil devois tu te montrer)
Dans eux tous à la fois je me vis expirer,
Je dévorai ces mains. Renaud me dit " mon pere,
" Vis, tu nous vengeras. " Raymond, Dolcé, Sévere,
M'offrirent à genoux leur sang pour me nourrir,
Et chacun d'eux ensuite acheva de mourir.

ROMÉO.

Qu'ai-je entendu? grand Dieu!

MONTAIGU.

Puisqu'il me faut poursuivre:
Je restai seul vivant, mais indigné de vivre.
Ma vue en s'égarant s'éteignit à la fin,
Et ne pouvant mourir de douleur ni de faim,
Je cherchai mes enfans avec des cris funèbres,
Pleurant, rampant, heurlant, embrassant les ténèbres,
Et les retrouvant tous dans ce cercueil affreux,
Immobile & muet, je m'étendis sur eux.
Mon cachot fut ouvert, mes amis en furie,
Venant pour me sauver....

ROMÉO.

Ah ! de sa barbarie
Vous dûtes bien, je crois, punir un inhumain ?

MONTAIGU.

Il n'avoit point d'enfans. Tourmenté par la faim,
Je courois, furieux, dans ma rage homicide,
Sur ses flancs acharné, dévorer un perfide....
Le barbare ! il venoit plein de gloire & de jours,
Tranquille, & sans douleurs, d'en terminer le cours.

ROMÉO.

Ainsi donc sans objet, où porter vos vengeances ?...

MONTAIGU.

Cet objet est, mon fils, plus près que tu ne penses.

ROMÉO.

Ah ! je cours sur vos pas le voir & l'immoler.

MONTAIGU.

Peut-être avant le coup ton bras pourra trembler.

ROMÉO.

Qui, dois-je, enfin punir ?

MONTAIGU.

Un traître, un téméraire,
De l'auteur de mes maux le détestable frere,
Capulet.

ROMÉO.

Lui !

MONTAIGU.

Lui-même.

ROMÉO.

Ah ! pour un tel dessein,
Ou changez de victime, ou changez d'assassin.

MONTAIGU.

Non, ce n'est pas son sang qu'il faut verser encore ;
C'est le sang d'un objet qu'il chérit, qu'il adore,
Qui tient à son amour par un si fort lien,
Qu'en lui perçant le cœur, tu perceras le sien ;
De l'objet en qui seul vit encor sa famille,
De son unique espoir, de son sang, de sa fille,
De Juliette enfin.

ROMÉO.

Seigneur, les plus beaux feux
Dès long-tems, pour jamais, nous ont unis tous deux.

MONTAIGU.

Et tu ne trembles pas qu'en ma fureur extrême,
Mon bras, sur cet aveu, ne t'immole toi-même ?

ROMÉO.

Voyez à quel forfait vous voulez m'engager !
Une amante.... un vieillard....

MONTAIGU.

Je cherche à me venger.

ROMÉO.

Et qu'ont-ils fait ?

Grand

MONTAIGU.

Grand Dieu ! ce qu'ils ont fait, perfide !
Et c'est-là ta réponse au transport qui me guide !
Du bourreau de mes fils, j'y vois le sang affreux,
Et c'est ton lâche cœur qui s'attendrit pour eux !
Ce qu'ils ont fait demande aux tigres en furie,
Lorsqu'un dard dans leurs flancs accroît leur barbarie,
S'ils sauroient inventer ces monstreux tourmens,
De faire aux yeux d'un pere expirer ses enfans.
Ce qu'ils ont fait ! demande à tes malheureux freres,
Quand la faim, par degrés, éteignoit leurs paupieres,
Dans ce cachot de mort, s'ils ont dû soupçonner,
Qu'un jour aux Capulet je pourrois pardonner ?
Ce qu'ils ont fait ! dit, traître, & quels étoient leurs crimes
Quand, fixant à mes pieds de si cheres victimes,
Je les vis, tout en pleurs, pour moi seul s'attendrir,
Et m'offrant, à genoux, mon sang pour me nourrir ?
Ce qu'ils ont fait ! barbare ! ah ! le Ciel en colere ;
M'a privé du seul bien qui flattoit ma misere,
C'eût été sur un monstre, au gré de mes desirs,
D'assouvir ma vengeance, en comptant ses soupirs ;
D'observer ses douleurs, de suivre à cet indice
La lenteur du trépas, & l'horreur du supplice ;
Le cruel chez les morts, tranquille & sans effroi,
S'est, au sein des tombeaux, retranché contre moi,
Et quand je trouve un fils, fameux par son courage ;
Qui m'est exprès rendu pour se joindre à ma rage,
Lorsqu'aucun Capulet ne peut plus m'échapper,
Quand je n'ai qu'à vouloir : quand il n'a qu'à frapper ;
A ses indignes feux c'est lui qui s'abandonne !
Je ne sais quel amour, & l'enchaîne & l'étonne ;
C'est lui qui délibere, & qui même aujourd'hui ;
Craindroit, en ce palais, de me servir d'appui.

ROMÉO.

Quel reproche odieux me faites-vous entendre !
Plutôt mourir cent fois que ne pas vous défendre ;
Malheureux ! Eh, quoi donc avez-vous prétendu ;
Que pour de tels forfaits je vous serois rendu ?
A peine, mon ami dans un cercueil repose,
A peine ; pour sceller la paix qu'on lui propose,
Un vieillard généreux vous livre sans soupçon
Son propre sang, son cœur, son palais, sa maison ;
A peine entre vos bras il a remis sa fille,
Que pour exterminer, lui, son nom, sa famille,
Sortant de l'embrasser, vous exigez soudain
Que je plonge, à sa fille un poignard dans le sein !
Seigneur, je suis soldat ; pour venger votre outrage,

J'emploierai, s'il le faut, la force, le courage;
Ce bras ne sait user que de moyens permis,
Et se teindre avec gloire du sang des ennemis.
Au chemin de l'honneur montrez-moi la vengeance?
Vous connoîtrez alors si Roméo balance.
J'aspire à vous servir, je le veux, je le dois,
Mais il s'agit d'un crime, il n'est pas fait pour moi.

MONTAIGU.

Qu'entends-je? & tel est donc l'excès de mes miseres,
Tel est l'horrible sort de tes malheureux freres,
Que tout trahit leur cause, & qu'après leur trépas,
Ils demandent vengeance & ne l'obtiennent pas.
Sais-tu ce qui soutient ma vie infortunée?
Sais-tu jusqu'à ce jour comment je l'ai traînée?
Sais-tu, quand je sortis de la funeste Tour,
Sur quel sauvages bords, dans quel affreux séjour,
Par mon trouble égaré, je courus, loin du monde,
Ensevelir vingt ans ma douleur vagabonde?
Au Mont de l'Apennin je fus vingt ans caché:
C'est-là que, fugitif, dans des antres couché,
Implacable ennemi de la nature entiere,
Ne pouvant à mon gré voir s'embraser la terre,
Oubliant à jamais mon rang & ma maison,
A force de douleur privé de la raison,
Aidé pour tout secours des soins d'un misérable,
Qui dans moi, par pitié, vit encor son semblable,
Nourri par ses bontés, quelquefois dans ses bras,
Par des sons mal formés invoquant le trépas;
Trouvant le Ciel, la nuit, la lumiere importune,
Caché sous ces lambeaux de la vile infortune,
Dans l'horreur des forêts, sous des rochers affreux,
J'appellois à grands cris mes enfans malheureux,
Indigné d'y trouver, dans son sommeil paisible,
A mes longs désespoirs la Nature insensible.
C'est-là que tout-à-coup, plein de trouble & d'effroi,
Mes quatre fils mourans s'offroient tous devant moi....
Je crois les voir encor.... Oui voilà leurs visages,
Leurs traits, leur port....

ROMÉO.

Mon pere, écartez ces images.

MONTAIGU.

Grand Dieu! pour un moment suspendez mes douleurs:
Voyez ces cheveux blancs, daignez tarir mes pleurs.

ROMÉO.

O Ciel!

MONTAIGU.

Il en est temps, souffrez que je succombe.
Pour revoir mes enfans, plongez-moi dans la tombe.
Je sens que je chancelle.....

ROMÉO.

Ah ! du moins, que mes bras....

MONTAIGU.

N'avancez pas, cruel, ou vengez leur trépas.

ROMÉO.

Hé ! Seigneur,

MONTAIGU.

Mes enfans !

ROMÉO.

Dans votre horreur funeste

Songez que.....

MONTAIGU.

Mes enfans !

ROMÉO.

Songez que je vous reste.

MONTAIGU.

Mes enfans.... Où sont-ils ?

ROMÉO.

Ah ! revenez à vous,
Mon pere ! ou, dans l'instant, je meurs à vos genoux.

MONTAIGU.

Qui, toi !

ROMÉO.

Vivez, hélas ! conservez-vous encore.

MONTAIGU.

Je suis un malheureux qui se hait, qui s'abhorre,
Trop indigne à jamais du jour qu'il doit flétrir.

ROMÉO.

Que vous reprochez-vous ?

MONTAIGU

Je n'ai pas pu mourir.

ROMÉO.

Ah ! Seigneur, croyez-moi, dans vos douleurs ameres,
Vos pleurs assez long-temps ont coulé pour mes freres.

MONTAIGU.

La raison, Roméo, vient vîte à ton secours.
Ce n'est pas dans ton sang qu'ils ont puisé leurs jours :
Ton cœur donne à leur perte une pitié légere :
Tu ne sens pas pour eux des entrailles de pere.
Ces freres que tu plains, tu ne les venge pas,
Leur mânes gémissans n'assiégent point tes pas.
Malheureux Capulet, vous payerez tous ces crimes ;
Mais je prétends sur-tout voir souffrir mes victimes :
Dans leur sein déchiré je lirai leurs douleurs :
Dans le fond de leurs yeux j'irai chercher leurs pleurs.
Qu'un Capulet me plaise avant qu'on m'attendrisse !
Oui, sur eux, sur eux tous remplaçant ta justice,
Je te le jure, ô Ciel ! ces bras ensanglantés
Leur rendront, s'il se peut, les maux qu'ils m'ont prêtés.

ROMÉO.

Ah ! ne vous chargez point d'un si noir parricide !

MONTAIGU.

Laiſſes-là tous ces noms de traître & d'homicide.
Mon ſort m'a dès long-tems diſpenſé de ma foi.
Ces noms, jadis affreux, n'exiſtent plus pour moi,
Quoi! tu n'es point ſaiſi du tranſport qui m'agite?
L'aſpect d'un Capulet n'a donc rien qui t'irrite?
Comme un autre homme enfin tu peux l'envisager.

ROMÉO.

Puiſqu'il eſt homme, hélas! peut-il m'être étranger?
Mais enfin, il eſt temps de rompre le ſilence,
Vous ſavez quelle main éleva mon enfance,
Faut-il que votre fils, le plus vil des ingrats,
Aſſaſſine un mortel qui lui tendit les bras!
Faut-il que ſous mes yeux mon bienfaiteur périſſe!
Faut-il qu'à cet excès mon pere m'aviliſſe!
Vous allez tout trahir, la juſtice, la foi,
L'humanité, le Ciel.....

MONTAIGU.

On l'a trahi pour moi.

ROMÉO.

Différez ſeulement à laver votre offenſe.
Votre honneur veut.....

MONTAIGU.

Du ſang.

ROMÉO.

La pitié.

MONTAIGU.

La vengeance.

ROMÉO.

Ah! Qu'allez-vous tenter...

MONTAIGU.

C'en eſt trop & mes coups....

ROMÉO.

Pour la derniere fois je tombe à vos genoux;
Ecoutez ſeulement, Seigneur, qu'allez-vous faire?
Révoquez, s'il ſe peut, un projet ſanguinaire:
Epargnez Capulet, voyez y ſans courroux
Un vieillard à gémir condamné comme vous,
Laiſſez mourir en paix & le pere & la fille.
Juliette au cercueil éteindra ſa famille.
Le jour n'en eſt pas loin: pourtant ne croyez pas
Que jamais ma douleur ait recours au trépas;
Je vivrai, mais pour vous, pour calmer vos miſeres,
Pour vous rendre, à moi ſeul, tout l'amour de mes freres.
Au mont de l'Apennin faut-il fuir avec vous?
Partageant vos ennuis, mon ſort ſera plus doux.
A la peine, aux travaux je trouverai des charmes;
J'y défendrai vos jours, ou j'eſſuierai vos larmes....
Votre courroux, Seigneur, me paroît ſuſpendu.

Grand Dieu ! vous m'exaucez, oui, mon pere eſt rendu ;
De la pitié qui parle, il entend le murmure,
J'ai trouvé, j'ai vaincu, j'ai ſurpris la Nature.

MONTAIGU.

Qui, moi ! j'aurois . . . ,

ROMÉO.

Seigneur, ne vous défendez pas.
Laiſſez couler vos pleurs ; ſouffrez que dans vos bras . . . .

MONTAIGU.

Cruel !

ROMÉO.

Conſultez ſeul votre cœur magnanime,
Il eſt fait pour l'honneur, pour déteſter le crime.
L'honneur ſeul eſt la loi qu'il vous faut écouter.

MONTAIGU.

Laiſſes-moi.

ROMÉO.

Je vous ſuis, je ne peux vous quitter.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

Le Théâtre repréſente la ſépulture des Capulet & des Montaigu.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE.

Dieu ! quel jour effrayant dans l'épaiſſeur des ombres,
Au ſein de ces tombeaux répand ſes clartés ſombres !
Les mânes enchaînés ſous ces marbres poudreux,
Semblent tout m'inviter d'y deſcendre avec eux.
Je vois avec plaiſir, au ſein de ces ténebres,
Le jour pâle & mourant de ces lampes funebres.
Cet aſtre des tombeaux, plus affreux que la nuit,
Vient mêler quelque joie à l'horreur qui me ſuit.
Tout parle, tout m'entend dans ce vaſte ſilence.
Mon frere ranimé s'éveille en ma préſence :
Du fond de ſon cercueil il me dit : » hâte-toi,
» Goûte enfin le repos qui t'attend près de moi.
C'eſt donc ici, Grand Dieu ! que ta vengeance expire !
Que le ſort eſt dompté, que la vertu reſpire !

Ici nos fiers ayeux, par la haine animés,
S'embrassent dans la poudre, unis & désarmés.
Je vais leur annoncer que leurs guerres funestes,
En moi, de ma famille, ont dévoré les restes.
Je sors avec dédain d'un coupable séjour,
Où le Ciel a proscrit l'innocence & l'amour.
Qu'aurois-je à regretter? Qu'ai-je vu sur la terre?
Des haines, des complots, la trahison, la guerre.
Un plus doux sentiment m'eût fait chérir le jour.
Roméo m'adoroit.... Je le perds sans retour.

SCENE II.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

COURONS rendre le calme à son ame inquiette.
On m'a dit qu'en ces lieux....

JULIETTE.

Qu'entends-je?

ROMÉO.

Juliette?

JULIETTE.

Est-ce toi, Roméo? Que ton aspect m'est doux!

ROMÉO.

Mon pere est désarmé; j'ai fléchi son courroux.
J'ai vu son cœur ému: ses bras, par leurs caresses,
M'ont prodigué du sang les plus vives tendresses.
Tu le verras bientôt, sur ces froids monumens,
De la paix entre nous prononcer les sermens.
Sa foi ne nous doit plus laisser aucun ombrage.

JULIETTE.

De sa sincérité, tiens, vois le témoignage.
[*Elle lui donne un billet.*]

ROMÉO.

Quelle horreur ce billet va-t-il me révéler?
Au moment de l'ouvrir je sens ma main trembler.
Lisons.

[*il lit.*]

„ Voici le temps, compagnons intrépides;
„ D'exterminer les Capulet,
„ Et quand, dans les tombeaux, j'irai jurer la paix,
„ D'enfoncer vos poignards dans le flanc des perfides.
„ Montaigu „. Le barbare! & je suis né de lui!

JULIETTE.

C'est ainsi, tu le vois, qu'il pardonne aujourd'hui.
J'ai fait par des yeux sûrs, attachés à sa suite,
Ecouter ces discours, observer sa conduite;

On comptoit tous ses pas : de fideles amis,
Surprenant ce billet, dans mes mains l'ont remis.

ROMÉO.

Ah ! je cours prévenant un mortel sanguinaire.....

JULIETTE.

Souviens-toi, Roméo, qu'il est toujours ton pere.

ROMÉO.

Quand sa fureur sur toi, sur l'auteur de tes jours...

JULIETTE.

J'ai prévu les moyens d'en arrêter le cours.

ROMÉO.

Que dis-tu ? Quel dessein.....

JULIETTE.

Mon trépas nécessaire
Va sauver à la fois ma Patrie & mon pere.
Ma maison, tu le sais, ne vit plus que dans moi,
La tienne maintenant n'existe plus qu'en toi.
Entre ces deux maisons, soit ton sang, soit le nôtre.
Il faut que l'une enfin n'importune plus l'autre,
Et pour n'avoit plus lieu de se persécuter,
Qu'un des deux partis cede en cessant d'exister.
Voilà le seul moyen de terminer nos haines....
C'en est fait, Roméo ; la mort est dans mes veines.

ROMÉO.

Qu'as-tu fait ? juste Ciel !

JULIETTE.

Tout est fini pour moi.
Mais mon pere vivra, je revivrois dans toi.
Montaigu voudra bien, délivré d'une fille,
Permettre à Capulet de pleurer sa famille ;
Et comme dans la tombe il est tout prêt d'entrer,
Lui laisser noblement le loisir d'expirer.
Tu frémis, je le vois, de tant de barbarie :
Vis pour moi, pour nous deux, pour sauver ta patrie.
J'entends, & tes soupirs & tes gémissemens ;
Affermis mon courage en ces derniers momens.

ROMÉO.

Qu'ai-je entendu, barbare ? & tu veux que j'achete,
Le bienfait de la vie en perdant Juliette,
Qu'à cet horrible prix, à moi-même odieux,
J'ose encore sur ta tombe envisager les cieux !
As-tu bien pu penser qu'ayant cessé de vivre,
Ton Amant au cercueil tarderoit à te suivre ?
De quel droit m'ôtois-tu par cette trahison,
La part que mon amour me donnoit au poison.
Tu n'as donc pas songé, qu'unis dès notre enfance,
Nous n'avons tous les deux qu'une même existence ?
Si tu m'avez aimé, tu n'auroit point, hélas!
Distingué de ta mort l'instant de mon trépas ;
O cher, ô digne objet de ma tendresse extrême,

Ne nous ſéparons point, ſurmontons la mort même.
Expirons, mais enſemble. Avant de m'aſſoupir,
Que je te voie encore à mon dernier ſoupir.
Le temps, la mort, le Ciel, rien n'éteindra ma flamme;
Je vivrai dans ton cœur, tu vivras dans mon ame.

JULIETTE.

O mon cher Roméo, quand je quitte le jour,
Cache-moi par pitié l'excès de ton amour,
Conſerve de nos feux un ſouvenir fidelle.
Vis, j'oſe l'exiger.

ROMÉO.

Va, ce fer plus fidelle,
Au défaut du poiſon, ſervira mon deſſein.
Un déſeſpoir tranquille a paſſé dans mon ſein.
Montaigu va venir: ſous ces voûtes terribles,
Qu'il recule à l'aſpect de nos corps inſenſibles.
Que mon barbare pere, en entrant dans ces lieux,
Nous voie, avec horreur, expirer ſous ces yeux;
Je ne ſais quel pouvoir fatal à l'innocence,
Dreſſa dans ces tombeaux l'autel de la vengeance;
Il demande des morts, il veut du ſang. Eh bien!
Il ſera ſatisfait? j'y verſerai le mien.

JULIETTE.

Arrête, Roméo: la fortune jalouſe
Ne doit point m'empêcher de mourir ton épouſe.
Sur les bords du cercueil, puiſqu'il dépend de nous,
Laiſſe-moi te donner le nom ſacré d'époux.
Hélas! j'ai bien acquis, dans ce moment ſuprême,
Le droit triſte & flatteur de me donner moi-même.
Pour amis, pour témoins, adoptons ces tombeaux,
Ce marbre pour autel, ces clartés pour flambeaux.

ROMÉO.

Que dis-tu?

JULIETTE.

C'en eſt fait. Adieu. Je meurs contente.
J'expire entre tes bras ta femme & ton amante.
Ah! donne-moi ta main! que j'emporte avec moi
La douceur d'être unie un moment avec toi.

ROMÉO.

Juliette! elle expire; ah Dieu! pere barbare!
Ta haine fit nos maux, c'eſt toi qui nous ſépare;
Mais malgré toi, cruel, nous ſerons réunis.

SCENE

SCENE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO, JULIETTE, *Gardes & ſuite de Ferdinand, Partiſans de la Maiſon des Montaigu, Partiſans de la Maiſon des Capulet, Guerriers & Peuple.*

FERDINAND.

PEUPLE, voici l'inſtant que je vous ai promis.
(à Montaigu & à Capulet.)
Ici, ſur ce tombeau, jurez en ma préſence
D'éteindre pour jamais la haine & la vengeance.
Commencez, Capulet.

CAPULET.

Cendres de nos ayeux,
Recevez le ſerment que je fais en ces lieux,
Je jure aux Montaigu une amitié ſincere,
De porter à leur chef le tendre amour d'un frere;
D'étouffer nos débats, de n'y jamais ſonger,
De défendre ſes jours dans le moindre danger;
Approche. Embraſſons-nous. Ciel! un poignard! barbare!

MONTAIGU.

Courage, mes amis.

FERDINAND.

Soldats, qu'on les ſépare.

CAPULET.

Mais que vois-je? Ah, ma fille! ô crime! ô juſte Cieux!
Quel ſpectacle cruel vient s'offrir à mes yeux.

MONTAIGU.

Le Ciel eſt juſte enfin.

CAPULET.

Bourreau de ma famille,
Peux-tu bien....

MONTAIGU.

Laiſſe-moi voir expirer ta fille;
Mes enfans ſont vengés.

CAPULET.

Si ce ſont tes plaiſirs,
Tigre, entends mes ſanglots, inſulte à mes ſoupirs.

MONTAIGU.

J'en jouis. Te voilà comme mon cœur deſire,
Sens bien que tu la perds, & que mon fils reſpire.

CAPULET.

(il lui montre le corps de Roméo.)
Regarde, malheureux!

MONTAIGU.

Que vois-je? Quelle horreur!

Mon fils, ô mon cher fils ! ô vengeance ! ô fureur !
Et voilà tout le fruit de ma rage inhumaine.
Ciel ! es-tu satisfait, ai-je épuisé ta haine ?
Frappe, unis donc le pere à ses malheureux fils.

Il tombe sur le corps de son fils.

FERDINAND.

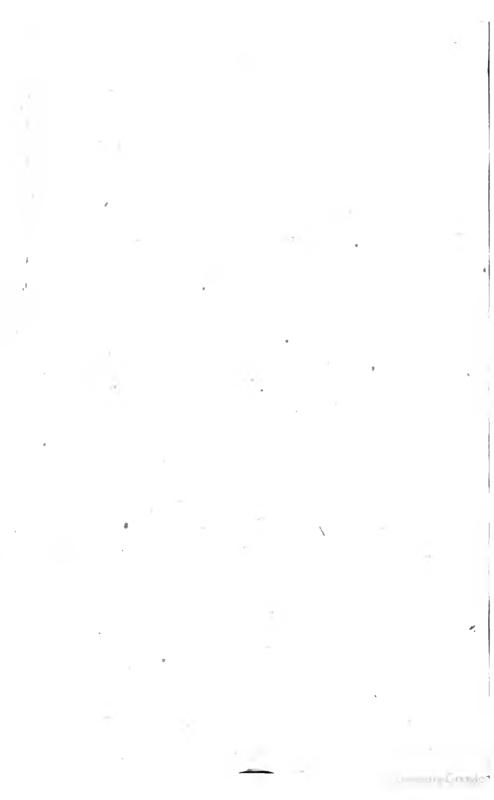
Vous voyez quels effets votre haine a produits.
Vos injustes fureurs, source de tant de crimes,
Ont conduit à la mort d'innocentes victimes ;
Peuples, qu'un monument conserve à l'avenir
De vos justes regrets l'éternel souvenir.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé *Roméo & Juliette*, Tragédie, dans laquelle je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 25 Août 1772.

MARIN.



HAMLET,

TRAGÉDIE,

IMITÉE DE L'ANGLAIS.